

The background of the image is a dense, repeating pattern of Arabic calligraphy in the Nasta'liq script. The text is written in a dark, slightly faded color against a light background. The script is highly stylized and fluid, with many overlapping lines of text. A semi-transparent dark grey horizontal bar is positioned across the middle of the image, containing the text 'Notas de Leitura' in a white, bold, sans-serif font.

## Notas de Leitura

Handwritten text in Arabic script, likely a religious or historical document. The text is densely packed and written in a cursive style. Key phrases and words are difficult to discern due to the overlapping and slanted nature of the script, but some legible words include:

- يا محمد (O Muhammad)
- يا علي (O Ali)
- يا حسين (O Hussein)
- يا جعفر (O Ja'far)
- يا جواد (O Jواد)
- يا باقر (O Baqir)
- يا زين العابدين (O Zayn al-Abidin)
- يا علي بن ابي طالب (O Ali bin Abi Talib)
- يا رسول الله (O Messenger of Allah)
- يا منير (O Illuminator)
- يا نور (O Light)
- يا صادق (O Truthful)
- يا باقر (O Basker)
- يا جواد (O Generous)
- يا زين العابدين (O Zayn al-Abidin)
- يا علي بن ابي طالب (O Ali bin Abi Talib)
- يا رسول الله (O Messenger of Allah)
- يا منير (O Illuminator)
- يا نور (O Light)
- يا صادق (O Truthful)

# Chevaliers sans peur, pétrole sans reproche et autres pacotilles

René Pélissier

p 171-193

Il y a trente ans un bibliographe des PALOP et de Timor pouvait s'estimer heureux s'il obtenait 60-80 livres par an les concernant. Une génération plus tard, accablé par sa tâche démoniaque, que peut-il faire lorsqu'en quatre mois il a reçu 1,30 m de textes récents qui le narguent sur deux rayons, en attendant qu'il les lise, puis les présente à des lecteurs aux intérêts divergents et même contradictoires ? S'enfuir dans le superficiel, l'arbitraire, le pontifiant, le dédain ? C'est une tentation permanente, avouons-le. Mais sa conscience professionnelle lui rappelle qu'il n'y a pas de livres inutiles, même pour les plus insignifiants d'entre eux. Donc, clopin-clopant, voici ce que nous essaierons de dégager rapidement en attendant que d'autres, avec plus de compétences, de temps et d'espace, prennent la relève.

## Généralités et ensembles

Du lot émerge, incontestablement, une œuvre qui a eu une large audience dans le grand public portugais et qui le mérite à tous égards. Pourquoi ? Parce qu'elle rappelle à ceux qui ont traversé la période 1960-1975 ce que fut ce gouffre où la pieuvre de la guerre coloniale avait entraîné des centaines de milliers de jeunes Portugais et les vidait de leur sang pour beaucoup, en dévorait même certains et martyrisait la plupart d'entre eux, ainsi que leur famille. Cela pour les tranches d'âge de plus de 50 ans. Mais nous voyons une autre fonction remplie par les 16 fascicules de la collection *Os Anos da Guerra Colonial*<sup>1</sup> et leurs compléments (16 livraisons de 16 pages chacune) intitulés génériquement *As Grandes Operações da Guerra Colonial*<sup>1</sup>. C'est une fonction didactique qui apprendra aux générations postérieures avec un luxe de détails et une iconographie incomparable (1500 photographies, 150 pictogrammes et 100 cartes) le déroulement des opérations et des faits politiques, selon une chronologie pointilliste qui, dans certains cas, devient quotidienne

<sup>1</sup> Carlos de Matos Gomes & Aniceto Afonso, *Os Anos da Guerra Colonial*, Lisboa, Jornal "Correio da Manhã", 2009, 16 fascicules hebdomadaires de 112 à 128 p. chacun, complétés par 16 livraisons de 16 p. constituant une deuxième collection intitulée *As Grandes Operações da Guerra Colonial*. Le tout représente environ 2250 pages illustrées par des photos noir et blanc, sépia et couleur, et 100 cartes en couleur.

et implacable. A notre connaissance, aucun autre texte paru à ce jour ne fournit cette armature indispensable. Désormais, on peut, à partir de ce quadrillage temporel, suivre la marche des événements non seulement sur le terrain mais également en métropole et à l'international. De plus, chaque fascicule contient, outre cette chronologie factuelle, plusieurs études sur tel ou tel aspect opérationnel, diplomatique ou politique.

La tonalité de l'ensemble est caractérisée par deux tendances propres aux deux auteurs : 1<sup>o</sup>) opposition à la guerre et à sa gestion politique par l'Estado Novo ; 2<sup>o</sup>) distanciation par rapport à la propagande des partis nationalistes engagés dans une surenchère souvent coupée de toute vraisemblance. On note également que les auteurs maîtrisent plutôt bien la documentation émanant de ces partis, ce qui tranche sur les écrits publiés en portugais à propos de la Première guerre mondiale en Angola et au Mozambique où les sources allemandes sont presque toujours ignorées. Dans l'ensemble, nous nous trouvons donc face à un travail minutieux, bien informé, écartant les statistiques fantaisistes (notamment sur les massacres de part et d'autre), en un mot *fundamental*. Les 16 livraisons, en revanche, consacrées aux épisodes marquants sur le terrain, semblent être destinées à un public amateur d'« héroïsme » à tout prix et de consolutions militaires dans une guerre qui, tout au moins en Guinée et au Mozambique, en offrit peu aux Portugais. Nous ne savons pas si elles ont été supervisées par les deux auteurs puisque certaines indiquent qu'elles ont été rédigées par Manuel Catarino. Curieusement, on retrouve (notamment dans la première) des chiffres qui sont en contradiction, soit avec les statistiques portugaises officielles (seulement 1500 soldats portugais en Angola en mars 1961 ?), soit avec la réalité (massacre de « 1000 » colons blancs en Angola par l'UPA et ses partisans ?). Restons donc avec les 16 fascicules (dont le dernier comporte une bonne bibliographie et – miraculeusement – un index développé) et résumons notre pensée : 35 ans après la fin de la colonisation portugaise nous disposons enfin de la pierre angulaire de toute étude approfondie sur sa disparition sans gloire en tant que phénomène militaire majeur et même crucial dans l'histoire portugaise. Et ce malgré les tentatives de ceux qui voulaient bloquer les pendules au XVI<sup>e</sup> siècle.

Tout régime dictatorial ou simplement autoritaire censure l'information. C'est une des conditions de sa pérennité. On le voit en feuilletant un album<sup>2</sup> documentant certains des articles censurés (1800) par les services de l'examen préalable de la presse, sous l'Estado Novo (ou partiellement coupés) de l'hebdomadaire *Expresso*. On en apprend beaucoup sur les limites tolérées et – indirectement – sur l'autocensure qui avaient fait de la presse portugaise à l'époque l'une des plus insipides de toute l'Europe occidentale. Tenons-nous en à la censure concernant l'Ultramar sans entrer dans le labyrinthe de la « vie » politique métropolitaine. On voit tout de suite les dégâts causés par les ciseaux dans une biographie d'Amílcar Cabral, un reportage (10 février 1973) sur Spínola, la nomination du premier évêque noir en Angola, les prisonniers nationalistes à Tarrafal, le massacre de Wiriyamu, Champalimau au Mozambique, les avions abattus par le PAIGC, etc. Ajoutons que pour un tel pays en guerre, lorsque le couvercle de la marmite saute, il emporte avec lui les cuisiniers dans le néant. Que sont devenus les censeurs ? Travail utile pour ceux qui voudraient revenir en arrière.

Justement, remontons au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir comment on lance une mythologie impériale venant soutenir une autre encore plus vénérable, celle des

2 José Pedro Castanheira, *O que a Censura Cortou*, Lisboa, *Expresso*, 2009, 239 p., photographies noir et blanc et couleur.

Descobrimientos. *O Mito do Herói Explorador*<sup>3</sup> est l'autopsie – ou tout au moins la chirurgie exploratoire – d'un personnage qui, grâce à une habile politique de relations publiques, est devenu le seul « explorateur » portugais modérément connu du public étranger, alors que bien d'autres de ses compatriotes eurent plus de mérites que lui en matière de « découvertes » en Afrique. L'auteure de l'étude sur ce Serpa Pinto ne l'aime pas trop, car l'homme n'est pas très sympathique (ambitieux, orgueilleux, menteur, etc.), mais l'intérêt de son travail provient surtout de son analyse du rôle de Luciano Cordeiro et de la Sociedade de Geografia de Lisboa dans la fabrication et la mise en valeur d'un exploit devenu nécessaire pour justifier la présence portugaise en Afrique centre-aus-trale. En fin de compte, cet exercice de « lobbying » forcené atteint son but : les Portugais n'étaient pas que des négriers et des *degredados* puisqu'ils avaient aussi un « héros » intrépide. Cela suffit à les faire prendre au sérieux par les colonialistes concurrents, mais les véritables « héros » pour les géographes restent Capelo et Ivens.

Puisque nous sommes avec des « héros » sanctifiés par l'Estado Novo, il est bon de signaler un travail approfondi sur l'une de ses icônes en soutane. *Réu da República*<sup>4</sup> nous intéresse ici, non pour ses démêlés avec la Première République, mais pour son rôle en tant que missionnaire en Angola et notamment au Congo (1880-1888) où, à São Salvador, il lutta contre l'influence de l'Eglise baptiste britannique et fut même une sorte de soldat efficace dans cette petite guerre qui avait pour enjeu occulte la présence du Portugal au Nord-Ouest angolais. C'est lui qui affermit également l'influence du catholicisme au Mozambique (1892-1895), effectuant des visites pastorales au Centre (Manica), au Niassa, en Zambézia (jusqu'à Zumbo). Le Vatican n'attend plus qu'un miracle pour le canoniser, ce qui pourrait bien se matérialiser avant peu. Il faut de tout pour construire une histoire impériale solide, et un saint authentifié ne serait pas de trop pour le XIXe siècle en Afrique « portugaise ».

*História da Primeira República Portuguesa*<sup>5</sup> comporte trois chapitres sur les colonies. Douleuruses colonies puisque, dans son instabilité devenue légendaire, le régime républicain hérita du passif monarchiste en Afrique et y ajouta deux conflits avec l'Allemagne et son incapacité à mettre en œuvre une politique de développement cohérente. Le moins que l'on puisse dire est que l'on ne peut retirer de la lecture de la soixantaine de pages ultramarines du livre une impression positive de la gestion de Lisbonne, ni en Angola ni au Mozambique. On le savait déjà, mais les auteurs nous le détaillent de façon irréfutable. Donc, en nous fournissant les perspectives métropolitaines des problèmes coloniaux, le texte remplit sa mission.

Avec les deux titres qui suivent nous sautons à la fin de l'Estado Novo et, par la même occasion, à la fin de l'Império. De *Vice-Rei do Norte*<sup>6</sup>, d'un général politique, nous ne retiendrons ici que ses souvenirs anecdotiques sur sa première commission en Angola (1961-1964), au Cuanza Sul et surtout dans les Dembos (sanglante déroute, le 18 décembre 1962). Il enchaîne sur trois autres missions au Mozambique (1965-1967; 1968-1971; 1972-1974), notamment au Niassa et au Cabo Delgado. Mais ce qui est important dans

3 Soledade Amaro Rodrigues, *O Mito do Herói Explorador. A Aventura de Travessia de África de Serpa Pinto*, Lisboa, Prefácio, 2009, 159 p., illustrations noir et blanc.

4 Amadeu Gomes de Araújo & Carlos A. Moreira Azevedo, *Réu da República. O Missionário António Barroso, Bispo do Porto*, Lisboa, Alêtheia Editores, 2009, 347 p. + 48 pages de photographies noir et blanc.

5 Fernando Rosas & Maria Fernanda Rollo (coord.), *História da Primeira República Portuguesa*, Lisboa, Tinta da China, 2010, 614 p.

6 Pires Veloso, *Vice-Rei do Norte. Memórias e Revelações*, 2.<sup>a</sup> edição, Lisboa, Âncora Editora, 2008, 467 p. + 32 p. de photos noir et blanc et couleur.

son livre, c'est ce qu'il rapporte (pp. 113-160) sur son mandat d'ultime gouverneur / haut-commissaire à São Tomé (août 1974 - juillet 1975). Il décrit le tourbillon des tensions dans l'attente d'une indépendance messianique et utopiste. En passant, il fait exploser le mythe « révolutionnaire » de Batepá et fournit une image déplorable de l'Armée portugaise dans l'île (près de 600 Blancs et autant d'Africains), devenue un carnaval ridicule. Curieusement, il a trouvé nécessaire de consacrer un chapitre entier à la reproduction des messages élogieux que lui adressèrent des personnalités locales, dont une (Daniel Nunes) est devenue, selon les *alfarrabistas* de Lisbonne, le plus grand acheteur de livres sur l'Ultramar luso-africain. On lui attribue même la possession de 50 000 (!?) publications, ce qui nous paraît être une totale impossibilité ou une très grossière exagération. Si l'existence de cette bibliothèque impériale était une vérité un jour vérifiable, il faudrait élever une statue à son propriétaire car il aurait atteint l'Everest de la bibliophilie luso-ultramarine. On devrait du même coup le signaler dans les guides touristiques de Lisbonne.

La deuxième édition de *Descolonização Portuguesa*<sup>7</sup> mérite aussi une acquisition car ce rassemblement de 35 dépositions d'acteurs ou d'observateurs de la décolonisation comporte neuf témoignages qui, selon l'auteur, ne figuraient pas dans l'original de 1996. En plus, on trouve l'un de ses reportages sur Timor en 1999, dans les ruines. La chronologie (pp. 183-240) court d'avril 1974 à la fin juillet 2009. Donc, c'est un instrument de travail utile et nécessaire à l'historien de la disparition de l'empire portugais.

*Caçador de Feitiços*<sup>8</sup> commence dans l'Armada et se termine dans l'Aviation, l'auteur ayant opté pour cette arme quand l'Aéronavale fut dissoute. Il mêle beaucoup de souvenirs familiaux qui ne laissent pas présager les quelques pages sur l'état critique du matériel (avions et hélicoptères) volant au Mozambique, à compter de 1967, tel qu'il nous le décrit. C'était faire la guerre au Cabo Delgado avec des appareils à bout de souffle ou en nombres insuffisants, sous le feu de l'artillerie anti-aérienne du FRELIMO qui bombardait Mueda, mais aussi abattait de plus en plus les imprudents qui prétendaient atterrir dans cette garnison progressivement encerclée par les missiles.

Avouons que nous avons ouvert *A Academia Militar e a Guerra de África*<sup>9</sup> avec une certaine appréhension car s'il est une institution qui cultive le corporatisme et l'irréalisme parfois, c'est bien la militaire. Dans tous les pays on y défend des valeurs qui ne font pas l'unanimité du reste de la Nation, surtout quand l'Armée de métier sort d'un conflit humiliée, pour ne pas dire vaincue, divisée et déconsidérée. Donc, nous nous attendions au pire : exaltation rétrograde des thèses de l'Estado Novo; renversement du verdict des armes, en soutenant que la guerre coloniale avait été gagnée, etc. Nous nous trompions, car toutes les conférences prononcées devant les élèves officiers en mai 2009 ne sont pas triomphalistes. Plusieurs, même, rappellent ce que certains s'évertuent encore à cacher : notamment l'impopularité de cette guerre qui se traduisait par l'effondrement des candidatures des élèves-officiers. En 1972-73 pour 495 places offertes, 162 candidats, dont seulement 81 furent admis ! Depuis qu'un officier subalterne pouvait mourir en Afrique, l'« héroïsme » galonné avait perdu beaucoup de ses charmes d'antan, tels qu'on les encense dans les livres d'images à l'intention de la jeunesse. Il était loin Mouzinho de

7 João Paulo Guerra, *Descolonização Portuguesa, O Regresso das Caravelas*, Alfragide, Oficina do Livro, 2009, 250 p.

8 Carlos Marques Pereira, *Caçador de Feitiços*, Lisboa, Prefácio, 2010, 187 p. + 7 pages de photos couleur; photos noir et blanc.

9 Collectif, *A Academia Militar e a Guerra de África*, Lisboa, Prefácio, 2010, 208 p., cartes et pictogrammes couleur; photos noir et blanc.

Albuquerque en 1974 ! Bref, ce livre destiné à de futurs professionnels est une introduction à une réalité qu'ils sont sûrs de ne pas avoir à rencontrer dans leur carrière ultérieure. Ou serions-nous trop optimiste ?

Franchissons quelques années et penchons-nous sur *Cold War in Southern Africa*<sup>10</sup> qui, dans trois contributions, accorde une place raisonnable à des conflits autrement plus meurtriers que la guerre portugaise – somme toute, assez bénigne, si on la compare aux ravages des deux guerres civiles ayant saigné à blanc l'Angola et le Mozambique. Il s'agit de ne pas se méprendre : les neuf auteurs du livre ne sont pas chargés d'étudier les opérations – sauf, peut-être le Russe qui, lui, en bon apparatchik de l'ère soviétique, défend et idéalise l'effort de guerre de Moscou en Angola. Ce sont pour l'essentiel des politologues qui, évidemment, mettent l'accent sur les pays anglophones de la région. Néanmoins, nous conseillons ce livre à un public lusophone car il pourra comparer avec la guerre de faible intensité conduite dans les anciennes possessions de Lisbonne. Il suffit de savoir qu'en 1988 les Cubains disposaient au Sud-Angola de 1000 tanks, 1600 pièces d'artillerie terrestre et anti-aérienne et de 1000 véhicules blindés, selon Castro (p. 169). Et les sources soviétiques indiquent qu'en plus, en février 1989, ces mêmes Cubains avaient sur place 44 avions de combat (p. 174). Le chapitre consacré à la SWAPO en Angola est aux frontières incertaines de la propagande, ce qui contrebalance les mémoires des généraux ou partisans de l'apartheid. Curieusement, alors que la fraternisation entre anciens combattants portugais et anciens guérilleros est attestée dans certaines rencontres, on ne remarque pas souvent ces rapprochements post-bellum chez les Anglophones et a fortiori chez les Afrikaners. Un livre qui devrait donc figurer dans quelques bibliothèques lusophones.

Toujours dans le registre mémoriel, signalons *O Tempo e o Espaço em que Vivi*<sup>11</sup> où un ancien journaliste marxiste, né en 1925, raconte, en tant que représentant du DRIL, ses contacts en mars 1961 à Conakry avec quelques nationalistes angolais qui l'informent de ce que le 4 février 1961, à Luanda, n'a pas été le résultat d'un plan mûri, mais l'utilisation de la présence de journalistes étrangers venus attendre le *Santa Maria* détourné. C'est en contradiction avec la vulgate ultérieure du MPLA (tout au moins de certains participants noirs aux assauts contre la prison, etc.). Il recueille une bonne impression des dirigeants angolais avant d'être déçu par Viriato da Cruz et Mário de Andrade, ultérieurement. Il est impressionné par le président Sekou Touré. Tout cela sent rétrospectivement l'amateurisme enthousiaste et l'aveuglement naïf et militant, quand on sait qui était le « boucher de Conakry ». En revanche, il reste – à juste titre – un grand admirateur d'Amílcar Cabral en tant que penseur héritier de Marx et de Lénine, mais aussi, avant tout, humaniste pressentant que la guerre de libération allait être sanglante pour la population. Les autres s'en souciaient-ils ?

Quittons les prairies d'or où s'ébattaient et se complaisaient les jeunes – et moins jeunes – antifascistes des années 1950-1980 ( ? ) et faisons retour sur des professionnels de l'analyse politique (ce qui pour certains ne leur interdit pas de militer pour une ou deux chapelles personnelles). L'avant-dernier ( ? ) numéro de la revue *Lusotopie*<sup>12</sup> comporte huit études sur les PALOP dont surtout le Mozambique, mais avec deux contributions fort décapantes sur les élections législatives en Angola, et les San qui désormais paient les

10 Sue Onslow (ed.), *Cold War in Southern Africa. White Power, Black Liberation*, Abingdon (Angleterre), Routledge, 2009, IX-253 p.

11 Miguel Urbano Rodrigues, *O Tempo e o Espaço em que Vivi. I Tomo : Procurando um Caminho*, Porto, Campo das Letras, 2002, 259 p.

12 Collectif, *Lusotopie*, Leyde-Boston, Brill, 2009, Vol. XVI (1), 267 p.

conséquences de leur engagement avec les Sud-Africains de l'apartheid, contre le MPLA. Vieille histoire qui remonte aux *Flechas* et, plus loin encore, à leur statut de gibiers immémoriaux pour certains Bantous pas moins racistes que tout un chacun en ce bas monde. Toujours dans les travaux de fond paraissant dans des revues malheureusement jamais ou très rarement lues par des dirigeants politiques, signalons que dans la *Portuguese Studies Review*<sup>13</sup> ils trouveraient des articles sur le discours colonial et l'identité nationale au Portugal, les anticolonialismes au Mozambique, le rapport Galvão (1947) sur le travail forcé, le soutien de la France et de l'Allemagne à l'Estado Novo (1958-1968), etc.

Veut-on quelque chose de plus léger et même d'altruiste ? Les humanitaires qui se sont répandus en Afrique et dans les PALOP feront l'affaire. Dans *Juntos Temos Poder*<sup>14</sup> nous sommes face à un roman qui se déroule dans et aux abords d'un camp de réfugiés mozambicains au nord du pays, près de la frontière malawienne. Le texte déborde de bons sentiments à l'égard des Africains victimes de la violence, à une date incertaine. Mais ce sont surtout les motivations des expatriés venus faire le bien qui constituent le cœur du livre. Par la force des choses, ces étrangers, généralement blancs, ont remplacé les anciens colons, mais en plus charitables. C'est déjà beaucoup. Certains auteurs les ont aigrement accusés d'être les nouveaux seigneurs de la brousse. Pas dans ce livre. On est à la limite de l'apostolat.

Dans la même catégorie de la lutte contre le Mal, les souvenirs d'un autre humanitaire professionnel se signalent à notre attention car, chose rare, le livre est rédigé par un Africain du Sud-Soudan, journaliste de son métier qui dans *Burden of Nationality*<sup>15</sup> nous raconte ses innombrables voyages sur le continent pour le compte d'une organisation caritative catholique. Son premier séjour à Luanda (1982) dans un hôtel-taudis est une bonne entrée dans le royaume de la corruption administrative. Il revient en fin 1999, sous les bombardements de Savimbi contre l'aéroport. Il n'aime pas du tout l'UNITA, mais est assez perspicace quant à l'héritage socio-culturel laissé par le colonisateur. Par exemple, lui, Soudanais, s'étonne de constater qu'à N'Dalatando, les Mbundu se moquent d'une pauvre malade, réfugiée du Sud, parce qu'elle ne parle pas portugais, et qu'eux s'adressent à une infirmière blanche en l'appelant « doutora » alors qu'un médecin, Nigérien et Africain des plus noirs, n'a pas droit au titre qui lui revient. Ses remarques sur l'accaparement du pouvoir par les Blancs naturalisés, les métis et les anciens « *assimilados* » montrent qu'au-delà des bons sentiments, il sait ouvrir les yeux sur les réalités des pays où il officie. Il tombe aussi dans l'enfer de la guerre civile dans la province de Tete en 1987 et parmi les 32 000 (?) orphelins de la province de Zambézia en 1989. Il ne porte pas non plus la RENAMO dans son cœur. De par ses origines, c'est un expert en cruauté et nihilisme impitoyables.

Revenons aux anciens combattants, un modeste et un suprême. *Memórias de África*<sup>16</sup> est l'œuvre d'un ancien *alferes*, monarchiste de conviction et très nostalgique de la colonisation. Ce qui nous paraît le plus original dans son texte ce sont les quelques pages qu'il consacre, en les illustrant de photos d'époque, à son grand-père, ingénieur militaire

13 Collectif, *Portuguese Studies Review*, Peterborough (Ontario), Trent University, 2009; Vol. 16, N.º 1, 2008, 239 p.; Vol. 16, N.º 2, 2008, 165 p., photos noir et blanc.

14 Pedro Miguel Rocha, *Juntos Temos Poder*, Ermesinde (Portugal), Edições Ecopy, 2009, 318 p.

15 Jacob J. Akol, *Burden of Nationality. Memoirs of an African Aidworker/ Journalist 1970s-1990s*, Nairobi, Paulines Publications Africa, 2006, 288 p.

16 Pedro Salazar de Campos, *Memórias de África. Angola-Moçambique. 1891 A 1916. 1963. 1966 A 1968*, Charneca de Caparica, auto-édition, s.d. [2007?], XIII-106-Vp., très nombreuses photographies noir et blanc.



goanais au Mozambique (auteur notamment d'un livre sur le régime des *prazos*) et en Angola (il participa à la construction de l'inénarrable chemin de fer Luanda-Malange). Il aurait dû lui réserver une véritable biographie. Pour le reste, il relate son voyage de propagande et de sensibilisation à São Tomé et en Angola en 1963, et son service militaire pendant lequel (1966-1968) il voyagea beaucoup en Zambézia et au Niassa. Il y a aussi des récits d'opérations contre le FRELIMO et de déminage habituels.

Avec l'énorme *Spinola*<sup>17</sup> nous entrons dans une grande biographie d'un personnage, adulé ou honni, mais incontestablement historique à l'échelle non seulement portugaise mais internationale. Faute d'espace et de connaissances, nous nous limiterons au début de la période africaine du personnage, celle où il a construit sa légende. Résumons brièvement la pensée de l'observateur extérieur que nous sommes. Il faut se méfier des hommes qui utilisent des accessoires (ici un monocle inutile et un « *pingalim* ») pour se forger une stature de « héros ». Ils finissent par croire eux-mêmes qu'ils sont capables de tout et même de « sauver la patrie », le cas échéant. Officier d'extrême-droite à la carrière lente, poussé par la modicité de sa solde à devenir un administrateur de luxe dans une entreprise privée, il est possible que le spectre de Mouzinho de Albuquerque ait hanté ce lieutenant-colonel de cavalerie dans une armée qui a perdu la quasi-totalité de l'expérience africaine des « grands pacificateurs » des années 1875-*ca.* 1915.

Même les pires détracteurs de l'homme lui concèdent des qualités de courage, mais ils s'empressent de tempérer cet éloge contraint en insistant sur sa vanité, son narcissisme, sa démagogie, son irascibilité ne supportant aucune contradiction : les ingrédients d'un futur caudillo sud-américain. Le problème est que le Portugal est en Europe et qu'il est en train de perdre une guerre coloniale en Guinée malgré une supériorité numérique (mais non matérielle ou morale).

Deux phases africaines sont à considérer : l'Angola (pp. 51-82) de décembre 1961 à février 1964; la Guinée (pp. 85-198) de juin 1968 à août 1973. Au risque de choquer de nombreux lecteurs, nous estimons que le fait de voir un *lieutenant-colonel* participer physiquement, à la tête de ses unités et en première ligne, ne peut paraître exceptionnel qu'aux yeux de ceux des Portugais qui ignorent l'histoire coloniale. Après tout, la conquête de l'Afrique occidentale ne s'est pas faite uniquement à partir des bureaux de Dakar, Accra, Lagos, etc. Et sans aller plus loin que 1915, c'est bien au milieu de sa colonne que le *général* Pereira de Eça a remporté la victoire de Môngua sur les Ovambo. En fait, lorsque Spínola arrive dans les Dembos, il ne fallait pas être un grand tacticien pour voir que les officiers qui l'ont précédé à Bessa Monteiro traînaient les pieds et ne voulaient pas s'exposer. C'est-à-dire qu'après la reconquête des postes pendant l'été 1961, face à une résistance de simples paysans armés de « *catanas* » et de mauvais fusils, l'UPA avait réussi à vertébrer un peu moins mal ses maquis. De ce fait, la tactique du quadrillage statique ou peu mobile laissait le champ libre à la guérilla et au minage des pistes. L'armée de Salazar était devenue une armée où pour limiter les pertes, on s'enlisait et on se laissait grignoter. On tuait le temps en attendant la relève. Pire, peut-être, la plupart des officiers ne croyaient pas qu'ils pouvaient gagner.

Le grand mérite de Spínola est qu'il reprit certaines méthodes qui avaient déjà été utilisées en 1961, mais mal et insuffisamment : les opérations conjointes aéro-terrestres dans les Dembos. Lorsque le bataillon qu'il commande est ensuite envoyé à São Salvador pour

<sup>17</sup> Luís Nuno Rodrigues, *Spínola. Biografia*, Lisboa, A Esfera dos Livros, 2010, 748+28p. de photographies noir et blanc et couleur.

essayer d'empêcher les passages de renforts, il poursuit la même tactique qui tranchait sur le minimalisme opérationnel. Les pertes s'accroissent, mais en cultivant son image d'ami du simple soldat et d'« ennemi » des officiers-escargots, il commence à galvaniser la troupe et à modeler sa légende. Sans qu'il le sache, probablement, il tend à devenir un Junker du type Von Lettow-Vorbeck, à trois différences près : 1<sup>o</sup>) il a des adversaires bakongo qui n'ont ni la pugnacité des Macondes au Mozambique ou des Balantes et Papeis en Guinée ni l'organisation d'une armée coloniale modérément efficace et mobile; 2<sup>o</sup>) il pratique à son échelle modeste du secteur une politique psycho-sociale à l'égard des Africains, alors que le Junker allemand leur demandait – exigeait plutôt – seulement des porteurs et de la nourriture, sous peine de violences ou de tueries; 3<sup>o</sup>) il doit tenir compte du fait que l'Administration coloniale et les colons doivent être rassurés et retrouver leurs habitudes, c'est-à-dire disposer de pôles d'ancrage dans les petites agglomérations et, pour les planteurs, leurs fazendas. Cela exige des effectifs nombreux.

Nous pensons donc que lorsqu'il est nommé colonel à 53 ans – ce qui n'est pas une progression fulgurante pour une armée en guerre – son image d'efficacité est due en grande partie à l'absence d'autres officiers supérieurs ayant su – et voulu – se dégager de la routine qui est une constante dans la plupart des armées en temps de paix. Doublement, si elle est le « rempart » d'une société que le pouvoir politique a figée dans l'immobilisme et la contemplation du passé mythifié. La période angolaise est moins connue que la *guineense*, mais on doit remercier l'auteur de ne pas l'avoir escamotée.

Après quatre ans de poste en métropole (pourquoi l'Etat-major et le pouvoir ont-ils attendu aussi longtemps pour utiliser l'expérience coloniale de ce « *wonder boy* » vieillissant ?), Spínola est nommé gouverneur général et commandant-en-chef en Guinée. Nous renvoyons le lecteur à la centaine de pages concernant ce mandat qui finit par une impasse car il n'a pu recourir à l'arme décisive d'un Teixeira Pinto en d'autres temps : africaniser dès le début et *massivement* la guerre, donc les pertes. Par ailleurs, il avait devant lui : 1<sup>o</sup>) un adversaire ayant suffisamment structuré le PAIGC pour survivre à l'assassinat de son créateur, Amílcar Cabral; 2<sup>o</sup>) une coalition internationale d'intérêts bien décidés à faire sauter le maillon faible de la chaîne impériale du Portugal; 3<sup>o</sup>) l'amorce d'une conscience nationale anticolonialiste en Guinée, totalement inconnue en 1913-1915 (sauf à Bolama et à Bissau); 4<sup>o</sup>) une efficacité opérationnelle de la guérilla inégalée dans tous les mouvements d'émancipation en Afrique dite portugaise; 5<sup>o</sup>) une lassitude ou un rejet de la guerre dans le corps des officiers – ses propres officiers – et la troupe qui ne voulaient plus se battre pour une cause qu'ils jugeaient mauvaise et désespérée. Dès lors, la mise en scène, la théâtralité de son discours, pouvaient impressionner les médias internationaux et même une grande partie de la population ou de la chefferie locale, mais c'était un emplâtre sur une jambe de bois. On sait où tout cela devait conduire et finir.

Ecrire la biographie d'un homme devenu politique est une entreprise plus périlleuse que la rédaction d'un panégyrique en l'honneur d'un simple général. On attend donc, pour comparer, une véritable biographie approfondie de l'ingénieur agronome qui se transforma en penseur, stratège d'une guérilla et, finalement, martyr de l'indépendance d'une chimère politique qui ne résista pas aux pesanteurs historiques du binôme contre-nature Guinée-Cap-Vert. En attendant, on peut toujours lire quelques textes choisis d'Amílcar Cabral réunis dans son *Documentário*<sup>18</sup> posthume qui est une petite

<sup>18</sup> Amílcar Cabral, *Documentário (Textos Políticos e Culturais)*, Lisboa, Edições Cotovia, 2008, 239 p.

anthologie à sa gloire. Une gloire que la mort lui a permis de conserver intacte dans certains milieux (surtout au Cap-Vert) où l'héritage n'a pas été entièrement dilapidé comme l'ont fait ses successeurs guinéens.

## Angola

Ne décourageons pas le lecteur d'entrée de jeu en lui parlant, encore et toujours, de guerres obscures ou lointaines et, pour changer, signalons la réédition d'un livre relativement célèbre dans la littérature enfantine portugaise : *Kurika*<sup>19</sup> du non moins célèbre (en 1961) Henrique Galvão, le vieux pirate romantico-patriotique et anti-salazariste. « Kurika » veut dire « lion » dans la région des Ganguela et le livre décrit la vie d'un commerçant portugais au centre ou dans les Terras do Fim do Mundo, dans les années 1920-1930, entouré de sa ménagerie familiale : ses animaux domestiques (dont une guenon) et un lionceau qui devient grand et gênant, puis se sauve et retourne à la vie sauvage. Nous ne savons pas si les lecteurs de 1944 ont décelé, derrière cet anthropomorphisme intellectuel, une exaltation de la liberté en régime salazariste. En tous cas, l'éditeur a eu la bonne idée de republier une série de romans à thématique angolaise (au moins six) à redécouvrir à prix modiques. Dont la fameuse trilogie romanesque de Castro Soromenho sur la Lunda.

Puisque nous sommes entrés dans les années 1930, il convient de signaler un luxueux catalogue du Musée d'ethnographie de Neuchâtel sur la deuxième Mission scientifique suisse en Angola (1932-1933) qui rapporta une part importante des collections africaines du Musée. Il est clair que *Retour d'Angola*<sup>20</sup> s'adresse avant tout aux ethnologues, aux conservateurs et aux visiteurs d'expositions d'objets relevant des arts premiers, comme l'on ne disait pas à l'époque. Mais on y apprend des choses sur la situation des sociétés africaines au milieu de la période coloniale : beaucoup préfèrent recevoir de l'argent plutôt que des lames de rasoir ou de vieux couteaux, en échange de masques qui vaudraient une fortune chez les marchands actuels : ce numéraire leur est nécessaire pour payer l'impôt aux chefs de poste ! Henrique Galvão le savait bien puisqu'il fut un temps gouverneur du district de la Huíla, avant de devenir l'ennemi du régime. Bref, un livre recommandable, ne serait-ce que par l'iconographie somptueuse qu'il comporte. A cet égard, compte tenu de la politique d'acquisition restrictive des bibliothèques dans les musées d'ethnographie de la plupart de ces institutions dans le monde, nous ne savons pas si celle de Neuchâtel achète beaucoup de livres sur l'Angola. Mais on peut affirmer que pour ce catalogue on n'a pas lésiné sur la dépense. A lui seul, c'est un chef-d'œuvre. Toujours dans la rubrique « Faisons plaisir aux ethnologues, folkloristes, socio-anthropologues, linguistes et apparentés », une thèse de doctorat (Cologne, 2007) leur est destinée : « *derjenige, Der Sich Selbst Erschaffen Hat...* »<sup>21</sup>. Nous nous garderons bien de porter le moindre jugement de valeur sur un tel texte, réservé aux ultra-spécialistes de la linguistique et des contes où apparaissent des héros, des ogres, des lions, des magiciens et toute la panoplie des géants et des voyageurs qui, par leur force ou leur intelligence rusée, vainquent tous les périls. A en juger par une carte, l'essentiel de ces contes provient des Ovambo, des Nyaneka-Nkhumbi (Nhaneca-Humbe), des Quioco, des Luchaze, etc. les

19 Henrique Galvão, *Kurika, Romance dos Bichos do Mato*, Lisboa, Livros Cotovia, 2008, 195 p.

20 Collectif sous la direction de Marc-Olivier Gonseth & Bernard Knobel & Serge Reubi, *Retour d'Angola*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel, 2010, 343 p., nombreuses photographies noir et blanc et couleur.

21 Marc Seifert, « *derjenige, Der Sich Selbst Erschaffen Hat...* » *Motivuntersuchungen Zu Heldenerzählungen Aus Nordnamibia Und Südafrika*, Cologne, Rüdiger Köppe Verlag, 2009, 437 p., photographies noir et blanc et couleur.

textes sont fournis dans la langue d'origine, traduits en allemand et analysés et comparés. Il ne semble pas que l'auteur soit allé au Sud-Angola pour en trouver de non publiés. « Celui qui s'est fait lui-même » dit le titre. Si les Angolais – tous les Angolais – pouvaient en dire autant de leur pays, nous applaudirions des deux mains.

Profitons du fait que nous sommes au Sud et au Centre-Angola pour appeler l'attention du lecteur sur un livre qui pourra le dérouter car la narration saute de Swakopmund à Calulo, de la Californie au Cunéné, etc. Peu importe le genre (il est annoncé comme roman), ce qui nous plait dans ce texte hybride, c'est que l'essentiel concerne des personnages et des localisations (des situations également) que l'on ne rencontre que rarement dans la fiction lusophone. Exemples ? La recherche de diamants méridionaux, les « Mucubais », la frontière namibienne, les planteurs allemands, etc. *A Terceira Metade*<sup>22</sup> est à découvrir car elle dépayse.

Encore dans l'insolite, mais du côté de la bienfaisance actualisée ? Commençons par un livre d'art, mais réalisé par un couple d'humanitaires dont l'un a créé ou organisé des villages d'agriculteurs africains dans l'ancienne utopie salazariste du *colonato* portugais de Cela que nous avons visité en 1966 (cf. René Pélissier, *Explorar*, Orgeval, Editions Pélissier, 1979, 256 p.) et ce longuement. Nous ne pouvions alors deviner qu'il allait s'effondrer en 1974-1975 avec la fuite des petits paysans blancs. Pas tous, car certains, très rares, sont restés, devenant des inselbergs sociologiques dans une marée noire. L'auteur, qui témoigne d'une forte empathie pour les pauvres, compare Waku Kungo (ex-Cela) à un site archéologique d'une civilisation morte : la portugaise en brousse angolaise. En plus, on apprend beaucoup de choses sur l'installation d'anciens combattants du MPLA et de l'UNITA dans les ruines que le couple réhabilita à partir de 2004. Il est optimiste quant à l'avenir de la nouvelle génération : la terre reste fertile. Ce livre est à recommander absolument, même si son titre peut paraître énigmatique : *Electric Trees*<sup>23</sup>. Le contenu ne l'est pas.

Moins emblématique mais tout aussi utile est la brochure d'un autre couple d'humanitaires, des Néerlandais catholiques : *Séjour in Angola*<sup>24</sup> qui se déroule également dans la province du Cuanza Sul. Il s'agit là de reconstruire un hôpital dans le diocèse de Sumbe (ex-Novo Redondo). Ils y travaillèrent de 1998 à 2001 dans des conditions difficiles vu le contexte de la guerre civile. Leur témoignage en dit long en matière de frustrations, mais reste malgré tout optimiste.

L'optimisme voilà une tendance rare dans le lot de livres qui suivent. Inévitablement puisque leur thème est la guerre. Mais en cherchant bien on en trouvera quelques manifestations. Le texte qui surprend le plus l'historien est un roman écrit par un ancien inspecteur de la police judiciaire. *Angola, Afinal, Era Deles*<sup>25</sup> met en scène un souteneur (« *chulo* ») de la Mouraria à Lisbonne. L'important pour nous est ailleurs et tient au fait que l'auteur appartenait à l'une des trois compagnies de *caçadores especiais* envoyés en Angola en 1960 et qu'en fait il est l'un des rares à avoir vécu de l'intérieur la répression de la révolte de la Baixa de Cassange. Malheureusement, il ne la date qu'imparfaitement. Il dit que le soulèvement a déjà éclaté (p. 59). On est probablement à la fin janvier 1961.

22 Ruy Duarte de Carvalho, *A Terceira Metade*, Lisboa, Edições Cotovia, 2009, 423 p., dessins noir et blanc.

23 Jenny Gal-Or & Eran Gal-Or, *Electric Trees. Reflections on Angola*, Lewes (Angleterre), Sylf Editions, 2009, 156 p., nombreuses photographies couleur et noir et blanc.

24 Pieter Stam & Gerda Stam-Poortvliet, *Séjour In Angola. Een Kijkje In De Wereld Van De Ontwikkelingswerker*, www.boekscout.nl, 2009, 67 p., photographies couleur.

25 José Nunes Valente, *Angola, Afinal, Era Deles*, Lisboa, Chiado Editora, 2009, 285 p.

Les commerçants de Cunda-Ria-Baza (?) sont évacués, la localité est réoccupée, la piste au-delà de Quela est obstruée. Il voit des centaines de paysans conduits par un sorcier (?). Le 2 février 1961, les *caçadores especiais* tirent à la mitrailleuse : 9-10 morts ou blessés. Il décrit d'autres opérations autour de Milando (p. 83) et note la présence d'adeptes du culte de Maria. Une *avioneta* lance une grenade : 18 morts (p. 84). Un *soba* du nom de Kivota est arrêté, un meneur angolais aussi. Nous ne savons pas si ces détails sont des souvenirs personnels ou des reconstitutions à partir d'autres textes antérieurs. L'« impunité fictionnelle » est un droit acquis appartenant à tous les romanciers. En tant qu'ancien policier, l'auteur nous doit cependant et maintenant une étude en règle sur le déroulement de cette répression dont l'ampleur ne sera jamais connue avec précision. Tout le monde ou presque incrimine la société Cotonang, prédatrice de malheureux affamés devenus squelettiques. Certes, c'est crucial dans le déclenchement. Mais après ?

Un document étrange et nostalgique d'un vieil auteur (90 ans en 2010) nous parle aussi de la guerre en 1961. *Acção Heróica dos Enfermeiros e Médicos*...<sup>26</sup> aurait pu nous apporter des faits nouveaux à ce sujet mais il a voulu mettre trop de choses dans ce manuscrit-plaidoyer d'un anti-salazariste, en même temps anticommuniste, défenseur des petits colons et des anciens combattants ! Il était infirmier militaire en 1961 et nous éclaire néanmoins sur le traitement réservé aux Africains de juin 1961 à janvier 1962 au Nord-Ouest angolais. Son utilité première est qu'il semble être le seul à parler du service de lutte contre la trypanosomiase de 1946 à 1960 au Congo (au sens large de l'époque). Soumis à un travail démentiel dans des conditions inimaginables (tournées mensuelles de plus de 300 km à pied pour les deux tiers, le reste en tipoye, dans une dizaine de villages répartis sur 2700 km<sup>2</sup> !), écrasés par la légendaire bureaucratie tâtilonne portugaise dans un milieu physiquement hostile (le Cuanza Norte à partir de Samba Caju, avant d'être basé à São Salvador), on le croit aisément quand il parle des sacrifices de ces infirmiers. Devenu visiteur médical en 1968, il connut plus ou moins les 240 médecins (dont ceux des missions religieuses), hors de Luanda. Mais dans la capitale ils étaient 440 ! En d'autres termes, les sacrifices étaient mal répartis, et en brousse être médecin était une forme d'apostolat. De l'altruisme d'avant les ONG, peut-être.

Malgré son titre, *Um Amor em Tempos de Guerra*<sup>27</sup> ne semble pas avoir d'autre but qu'être un best-seller pour un public populaire car, de par l'âge de l'auteur (douze ans en 1975, à son retour en métropole), il n'a pu connaître, depuis Luanda et Sá da Bandeira, la guerre ni au Nord ni à l'Est. Beaucoup de clichés à l'usage de la majorité des téléspectateurs actuels de moins de cinquante ans quant aux réalités coloniales. Mais il leur donne ce qu'ils attendent. Donc, il a probablement raison de ne pas les brusquer.

*Tempo Flutuante*<sup>28</sup>, en revanche, est un témoignage littéraire d'un officier « *miliciano* » d'extrême-droite qui était opérationnel en Angola, à commander en second une compagnie de Grupos especiais, c'est-à-dire des Africains de « choc » à compter d'avril 1973. Lui est – dit-il – un battant décidé – contre l'avis de son capitaine aboulique et les sous-officiers blancs, tous colons – à lutter dans les Dembos (Pango Aluquem). Les autres tuent le temps et s'enivrent. Il a des accents dignes de Malaparte pour peindre cette unité de fantômes « non-combattants », et les populations de maquis qui, à bout de force

26 A. S. Barros, *Acção Heróica dos Enfermeiros e Médicos Portugueses no Combate à Doença do Sono em Angola*, Marinha Grande, auto-édition, 2006, 204 p., une carte dépliant, illustrations noir et blanc.

27 Júlio Magalhães, *Um Amor em Tempos de Guerra*, Lisboa, A Esfera dos Livros, 2009 (6<sup>ème</sup> édition), 332 p.

28 Afonso Eça de Queiroz Cabral, *Tempo Flutuante. Da Golpada de Cabinda ao Saque de Dalatando*, Lisboa, Difel, 2008, 132 p.

(de véritables squelettes vivants), se rendent parce qu'ils n'en peuvent plus d'attendre une improbable victoire. Là où il devient indispensable pour l'histoire, c'est pourtant dans ses souvenirs de Cabinda à partir de novembre 1974 où il reçoit l'ordre de faire une opération avec le MPLA contre le FLEC. C'est le résultat d'un renversement total d'alliances, dicté par le MFA. On voit même les Portugais attaqués par le FLEC (et un mercenaire français absent du livre). Le brigadier, gouverneur du district de Cabinda depuis 1972, est impuissant : plus aucune courroie de transmission ne fonctionne entre l'ancienne hiérarchie et un simulacre d'Armée portugaise décapitée qui n'a qu'une envie : rentrer vivante et le plus vite possible au Portugal. Le MPLA arrête même le gouverneur, et la délégation du FLEC à Cabinda-ville est incendiée, ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, les installations pétrolières off-shore de pomper leur raison d'être dans l'enclave.

En mars 1975, déjà capitaine – les promotions sont devenues rapides pour ceux qui ne sont pas rapatriés –, l'auteur est à Dalatando (actuellement N'Dalatando), chapitré par les émissaires du MFA en pleine logorrhée révolutionnaire. Et c'est peut-être là que son témoignage (assez mal daté, hélas !) prend toute son importance. Il décrit l'incroyable effondrement de son bataillon végétant, passif et déboussolé, dans la capitale du Cuanza Norte, entre les bandes de l'UNITA, du FNLA et du MPLA. Ce dernier est commandé sur le pont enjambant le rio Cuanza par le chef guérillero Monstro Imortal. Le point culminant des affrontements entre les trois rivaux est atteint, selon le livre, à N'Dalatando en juin-juillet 1975 : quinze jours de combats et trois jours de pillages par le MPLA sortant vainqueur devant les yeux des soldats portugais passifs qui se contentent de compter les coups puis d'enterrer les morts (noirs et quelques blancs), non par charité chrétienne mais par crainte d'un choléra qui pourrait bien les emporter eux aussi dans ce charnier à ciel ouvert.

Dans le décor de cette fin de colonisation « multiséculaire », tournée dans cet « asile de fous en autogestion » qu'est devenu le pays, ce qui manque le plus ce sont le vocabulaire et la hargne chauffée à blanc d'un Louis Ferdinand Céline. Mais, lui, il ne connaissait ni le portugais ni l'Angola de 1974-1975. D'ailleurs, il était aussi mort que Mouzinho de Albuquerque.

Nous ne savons pas si le pouvoir angolais possède dans l'un des recoins les plus inaccessibles de sa bureaucratie un « cabinet noir » où il emmagazine les publications hostiles à sa gestion, une sorte de bibliothèque secrète réservée aux services de la police politique et de la propagande, ainsi qu'à quelques membres fondateurs du MPLA et leurs descendants. Comme il bénéficie du double héritage Estado Novo-PIDE et soviéto-cubano-allemand de l'Est, admettons provisoirement que c'est une simple possibilité. Si tel est bien le cas, alors il doit y introduire d'urgence *Crude Existence*<sup>29</sup> et même le faire traduire à l'intention de ses fonctionnaires de confiance un peu faibles en anglais. Des livres hostiles au régime, il en existe déjà beaucoup en de multiples langues, mais rares sont ceux qui s'attaquent exclusivement et aussi frontalement à la source majeure du maintien en place du système : le pétrole. Son auteur n'appartient pourtant pas à la cohorte des envieux qui voudraient une petite part du pactole. Ce n'est pas non plus – apparemment – une missionnaire d'un mouvement religieux souhaitant plus d'équité pour les pauvres, ni une marxiste voulant retrouver la pureté du Jardin d'Eden. Elle est cependant

29 Kristin Reed, *Crude Existence. Environment and the Politics of Oil in Northern Angola*, Berkeley, University of California Press, 2009, XIII-323p., photographie noir et blanc.

plus dangereuse encore : c'est une écologiste politique, radicale mais remarquablement bien informée, et qui est allée étudier sur le terrain (Cabinda et Zaire) les dégâts provoqués par les grandes compagnies pétrolières (américaines incluses) et l'accaparement des richesses par les gens de Luanda au détriment du Cabinda, dont la majorité de la population reste séparatiste de cœur, quoi qu'on pense de ses arguments historiques et de l'incapacité ou de la vénalité de ses leaders actuels.

Un tel livre qui est une thèse (Université de Californie, Berkeley) ne peut se disséquer en une page ou deux. Les conclusions sont cependant claires : le pétrole est un « remède » toxique qui non seulement détruit l'environnement, mais engendre l'exclusion sociale, la dégradation physique de la population locale et nourrit la violence. Ni les autorités politiques et militaires, ni le pétro-capitalisme étranger n'ont réussi à en compenser les effets pervers, selon l'auteure. Statistiques et interviews à l'appui, sa recherche minutieuse et impitoyable devient en outre le pivot scientifique de toute étude ultérieure du nationalisme cabindais, de son évolution chaotique et de son avenir incertain. C'est déjà beaucoup pour un travail parti pour dénoncer la cupidité des pétroliers et l'égoïsme de ceux qui en profitent. Également, mais moins crucial pour la connaissance de l'histoire de la façade maritime de la province du Zaire, notamment du territoire dépendant de Soyo, ce texte ne peut être omis d'une bibliothèque s'intéressant à la période post-1974 dans le Nord-Ouest de l'Angola, au sud du fleuve Congo. Nous saluons, donc, l'effort comme il le mérite. La bibliographie est très fournie (plus de trente pages).

Dans un style tout autre (photographies en couleur prises en septembre et octobre 2009) et avec une intention également différente (pèlerinage sentimental dans la mémoire d'un officier qui commandait à Miconge, 36 ans auparavant, face au MPLA de l'autre côté de la frontière), on peut également feuilleter une brochure complétant le livre quasi homonyme mais épuisé de l'auteur. L'intérêt de *Cavaleiros do Maiombe. Regresso a Tempos e Lugares de Cabinda*<sup>30</sup> est dû au fait que son photographe cabindais nous fait voyager de Cabinda-ville à la fin du Maiombe, c'est-à-dire du Sud à l'extrême limite septentrionale de l'enclave. Nous constatons surtout l'état de la route asphaltée (probablement élargie pour faciliter les déplacements des troupes du MPLA) et des villages qui la jalonnent, notamment de certaines installations militaires abandonnées par les Portugais. Celles du MPLA ne sont évidemment pas visitables.

Nous ne quitterons pas le Nord-Ouest angolais sans signaler la réédition, augmentée d'une nouvelle, de *Os Morros de Nôqui*<sup>31</sup> par un ex-*alferes* (1967-1969) posté à la frontière zairoise. C'est un anticolonialiste et, probablement, antimilitariste aussi. Par rapport à la première édition (2004), l'auteur a ajouté un texte original : l'histoire d'un prêtre ayant rompu ses vœux de chasteté avec l'une de ses paroissiennes et que les autorités ecclésiastiques punissent en l'envoyant d'office comme aumonier militaire. Sa « fiancée » occulte l'attend patiemment mais, à la fin de sa commission, elle meurt dans un accident avant de le revoir. L'auteur écrit bien, ce qui n'est pas toujours le cas dans la littérature d'anciens combattants. Pour le reste, à notre connaissance, il y a encore peu de descriptions (probablement pas plus de 4 ou 5) de la guerre sur la rive angolaise du fleuve Congo. Donc, à vos plumes !

<sup>30</sup> António Inácio Correia Nogueira, *Cavaleiros do Maiombe. Regresso a Tempos e Lugares de Cabinda*, Coimbra, auto-édition (inacionogueira@netcabo.pt), 2009, 47 p., 119 photographies couleur.

<sup>31</sup> Cláudio Lima, *Os Morros de Nôqui*, 2<sup>e</sup> edição aumentada, Ponte-Guimarães, Opera Omnia, 2009, 123p.

## Mozambique

Des livres sur la guerre coloniale au Mozambique, j'ai dû en lire à peu près 150, dont plusieurs relèvent de la fiction. Des romans parlant du Mozambique (mais pas uniquement de la guerre portugaise entre 1964 et 1974), probablement 40-50 (les Anglo-Américains s'y intéressent pour des raisons de proximité ou d'exotisme), mais jamais, au grand jamais, je n'ai eu entre les mains une histoire aussi compliquée que *O Olho de Hertzog*<sup>32</sup>. Lecteur innocent, défie-toi des historiens qui trompent Clio avec Melpomène : ils te conduiront dans les labyrinthes inexplorés de l'imaginaire et là t'attendent plusieurs Minotaures qui te laisseront exsangue mais brûlant encore d'arriver au bout de l'intrigue qu'ils t'ont préparée. Le livre qui ouvre cette section mozambicaine est officiellement un roman, mais pas n'importe lequel car, à toutes les pages, l'Histoire nous tend des pièges et on s'aperçoit vite que pour en sortir il faut admettre que l'auteur est plus savant que nous tous. A la fin, on comprend qu'il s'agit de la recherche d'un mirobolant diamant qui peut se trouver – difficilement – à Lourenço Marques en 1918. Mais avant d'arriver à cette conclusion, il faut avoir survécu à l'étalage d'une érudition inégalée dans la production fictionnelle mozambicaine. On se bornera à énumérer quelques thèmes traités sur des centaines de pages : 1<sup>o</sup>) l'irruption sanglante du général allemand Paul von Lettow-Vorbeck en 1917-1918 au nord du Zambèze; 2<sup>o</sup>) la société de Lourenço Marques en 1918, vue à partir d'annonces (citées en extenso) de la presse locale; 3<sup>o</sup>) la vie agitée du vieux journaliste métis João Albasini luttant contre le colonialisme; 4<sup>o</sup>) la bande de Foster avec ses voyous en Afrique du Sud; 5<sup>o</sup>) les mouvements antitsaristes en Russie; 6<sup>o</sup>) la sociologie de Trieste et le sionisme en Autriche-Hongrie; 7<sup>o</sup>) les milieux intellectuels proto-nationalistes à Lourenço Marques; 8<sup>o</sup>) la guerre des Boers et la situation de l'autre côté de la frontière méridionale; 9<sup>o</sup>) le milieu des peintres et des musiciens à Vienne et à Paris en 1914; 10<sup>o</sup>) la vie du Mad Mullah en Somalie et sa croisade contre les Britanniques (et même accessoirement les Italiens); 11<sup>o</sup>) les péripéties des *senhores* en moyenne-Zambézie et notamment de la dynastie des Cruz à Massangano... *ad libitum*.

Le tout est habilement mélangé et enchaîné pour que le scénario paraisse cohérent et inévitable, tant les personnages sont complexes. Charitablement, nous ajouterons à l'intention du lecteur potentiel que l'acteur principal et le narrateur du récit est un jeune officier allemand qui, via la Bulgarie, s'est porté volontaire pour rejoindre Von Lettow-Vorbeck dans l'Ostafrika en s'envolant dans un ballon dirigeable – l'épisode est authentique mais le vrai ballon qui a bel et bien existé n'a quand même pas dépassé le Soudan anglo-égyptien – donc, le héros a été inventé pour nous fournir deux jours de lecture assidue. En tant qu'historien du Mozambique nous recommandons chaudement ce roman historique incroyablement original à qui veut se perdre dans le chaos des colonisations allemande, britannique et portugaise à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Et restons dans l'Histoire et ses traquenards avec un autre roman lusophone qui montre que les professeurs n'ont pas le monopole des complications puisqu'un ancien parachutiste (engagé à 18 ans et ayant combattu au Nord-Mozambique) se lance lui aussi dans les labyrinthes. *O Céu Não Pode Esperar*<sup>33</sup> commence dans un avion portugais abattu en octobre 1972 par un missile soviétique au-dessus ou à proximité du Rovuma. Jusque là,

32 João Paulo Borges Coelho, *O Olho de Hertzog*, Afragilde, Leya, 2010, 442 p.

33 António Brito, *O Céu Não Pode Esperar*, Lisboa, Sextante Editora, 2009, 298 p.



tout nous paraît normal, mais dans la même page on saute au naufrage d'un bâtiment de la Marine de guerre espagnole sur la côte portugaise pendant l'hiver 1536 et puis, plus loin, nous arrivons dans les geôles du FRELIMO au Sud de la Tanzanie en 1972 et sans trop nous étonner nous nous retrouvons dans les griffes de l'Inquisition. Comme le livre s'ouvre sur un poème décrivant le Déluge à l'intention de Gilgamesh (2600 avant JC), puis qu'on se promène en Israël et au Vatican, poursuivi par le Mossad, et qu'on veut acheter des livres à 30 000 dollars (pièce), etc., la conclusion qui s'impose à nous est que nous vieillissons trop vite pour pouvoir apprécier la finesse des romanciers portugais de la nouvelle vague. Mais reste la description de certaines opérations aériennes au-dessus du Mozambique, ce qui suffit largement à inclure le texte dans une bibliothèque spécialisée sur ce pays, d'autant plus que le livre en est à sa seconde édition.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises littéraires avec le Mozambique puisque un autre auteur, probablement francophone de souche malgré son nom de plume, n'hésite pas à se lancer dans le roman policier ayant pour épico-centres Maputo et la province mozambicaine beaucoup plus au nord (Inhambane, Quelimane, etc.). Comme il a déjà commis un autre roman se déroulant en Angola et surtout entre Luanda et Malange, nous supposons que ce n'est ni un amateur de simple couleur locale un peu étrange, ni un touriste fasciné, mais bien un homme qui, professionnellement, a travaillé et vit peut-être encore dans les deux PALOP d'Afrique australe. Lui n'y va pas par quatre chemins : il n'a pas une bonne opinion des deux régimes en place et encore moins de l'entourage des hauts personnages qui régissent les deux pays. Les meurtres, la corruption, la trahison des idéaux révolutionnaires ou autres, il connaît. Il fait même preuve d'une maîtrise à se mouvoir dans les rouages des services de protection rapprochée de la Présidence qui ne peut être fortuite. Est-il un diplomate fouineur, un conseiller technique, un militaire détaché, un « honorable correspondant », un manitou dans les ONG locales ? Nous ne le savons pas et cela ne nous regarde pas, mais derrière l'intrigue – qui est ce qu'elle est dans un « polar » –, il y a des indices et des perceptions qui ne s'apprennent pas à la lecture des guides touristiques. Un auteur à suivre, et pas uniquement à l'usage des amateurs de feuilletons télévisuels. Il en sait plus qu'il n'en écrit car ce *Lengalengá*<sup>34</sup>, truffé de mots tirés des langues sud-mozambicaines, révèle des faits qui ne s'étalent pas sur la place publique et encore moins dans les bibliothèques.

Quant au *Cisne de África*<sup>35</sup>, c'est beaucoup plus traditionnel dans le genre romanesque cultivé par d'anciens combattants. Une infirmière militaire en poste dans un village du Niassa – nous avions l'impression qu'elles étaient toutes parachutistes et qu'elles convoiaient les blessés évacués – tombe amoureuse d'un chef de guérilla du FRELIMO et s'enfuit avec lui. Cela paraît difficile à croire, compte tenu de la situation entre Vila Cabral et les régions frontalières et lacustres. Mais l'auteur est maître de ses choix. En fait, il a opté pour la réconciliation entre colonisateurs et colonisés, donc tout lui est permis.

Changement provisoire de thème avec *l'Histoire de l'éducation au Mozambique*<sup>36</sup> rédigée par deux spécialistes mozambicains et un suisse. Il s'agit d'un survol critique des différentes phases et modalités de l'enseignement non seulement au Mozambique mais même en Afrique en général avec une analyse des principaux problèmes et des faiblesses

34 José Da Costa, *lengalengá*, Paris, Editions Publibook, 2009, 364 p.

35 Henrique Levy, *Cisne de África*, Lisboa, Livros de Seda, 2009, 143 p.

36 José P. Castiano & Severino E. Ngoenha, & Gerald Berthoud, *Histoire de l'éducation au Mozambique, De la période coloniale à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2009, 254 p.

du système actuel. Il est évident que le livre s'adresse aux pédagogues et aux concepteurs, du genre experts de l'UNESCO, mais l'enjeu est crucial pour l'avenir d'un pays qui revient de loin. Dès lors, on ne saurait s'attendre à une lecture divertissante si l'on sait qu'en 2007 le taux de scolarisation des filles dans l'enseignement primaire était de 74% de celui des garçons et de 56% dans le secondaire. Et ce sont les femmes qui sortiront l'Afrique du sous-développement.

*Dona Ana*<sup>37</sup> est rattachable au titre précédent, en ce sens que le texte expose les réalisations dues à l'assistance apportée par la province italienne d'Alessandria au Mozambique, en matière d'instruction publique. Mais rien de pesant, puisque l'essentiel prend la forme d'un reportage bon enfant du Sud au Nord-Ouest, et notamment dans la province du Niassa où les Italiens ont construit deux écoles et – *milagre* ! – accordé 15 000 euros pour doter la Bibliothèque publique de Lichinga de quelques centaines de livres ! Si l'on connaît la politique d'acquisition des bibliothèques en Italie et au Mozambique, on ne peut que crier : Hosanna ! Hosanna !

De l'école à la chapelle ou à l'église, il n'y a qu'un pas au Mozambique, tout au moins là où l'Islam reste discret. Donc, trois textes de trois femmes missionnaires. La première est une Bonne Sœur qui, fascinée par la mer, nous livre ses impressions de l'île de Moçambique de 1990 à 2002 puis nous raconte quelques bribes sur l'implantation des Sœurs combonianas chez les Macua. C'est une féministe, même si cela ne transparaît pas à la lecture d'*Africa Blu*<sup>38</sup>.

Total changement avec *In Rebel Hands*<sup>39</sup>. Ici nous sommes revenus dans la guerre. Pas la « coloniale », la « civile » (si on peut dire). L'auteure, son mari, son bébé et le personnel blanc de la plantation-mission médicale de Maforga (sur la route Beira-Zimbabwe) sont enlevés, le 13 mai 1987, par la RENAMO, en pleine nuit. Et commence l'une de ces odyssees auxquelles soumettait ses otages le mouvement antimarxiste pour attirer l'attention sur ses activités. Tout comme l'UNITA, d'ailleurs, ce qui ne nous semble pas une simple coïncidence. Ce livre est extrêmement important pour connaître le comportement des guérilleros, car s'il verse parfois dans le mysticisme et dans les effets de style, pendant 500 km étirés sur trois mois, quotidiennement avec eux, l'auteure a pu mesurer leur jeunesse, leur brutalité, leur dénuement, leur organisation et même leurs aspirations. Via la Gorongosa (Casa Banana), le Zambèze et le Shiré (jusqu'à Nsanje, frontière du Malawi), poursuivis en partie par l'armée du Zimbabwe, ils réussissent malgré les maladies, les marches forcées des Blancs la nuit, le froid et la faim dans la montagne et la jungle, à échapper à leurs poursuivants et à conduire vivants leurs prisonniers (portés sur des civières, à la fin). C'était pire que Stanley dans l'Ituri, mais personne ne mourut en route, bien que l'auteure ait perdu 27 kilos ! Le syndrome de Stockholm est présent chez certains de ces missionnaires qui cherchent même à évangéliser quelques uns de leurs « gardiens », lesquels, dans l'ensemble, finissent par les traiter correctement. Pas rancunière, et particulièrement résistante, elle revint au Mozambique et y resta encore une bonne vingtaine d'années, bien au-delà de la fin de la guerre. Le « Kingdom of God » ne se discute pas pour des croyants de cette envergure.

37 Roberto Nani, *Dona Ana : Mozambico, Africa*, Alessandria (Italie), I Grafismi Bocassi Editore, 2007, 111 p., photographies noir et blanc et couleur.

38 Daniela Maccari, *Africa Blu. Il Mare Nella Mia Vita*, Bologne, EMI, 2009, 143 p.

39 Trish Perkins, *In Rebel Hands*, Lancaster (Angleterre), Sovereign World, 2009, 399 p. + 16 pages de photographies et dessins couleur et sépia.

La foi de ceux qui suivent n'est pas moindre mais leur santé physique et psychologique si, car ces jeunes missionnaires baptistes (du Sud) américains, arrivés à Beira en 1998 avec leurs deux bébés et leur naïveté, en pleine épidémie de choléra où l'on jette les cadavres dans les bennes à ordures, ne résistera pas à 29 attaques de paludisme, à dix vols et cambriolages et un accident de voiture. Tout pour la gloire de Jésus, certes, mais après un an à Beira pour apprendre le portugais et une installation à Mocuba (les seuls missionnaires baptistes du pays lomué) où le mari a cent « églises » de brousse à visiter dans un pays sans routes ni ponts franchissables, la fatigue et le découragement ne leur permettent pas de dépasser 2003. Le choc culturel de ces envoyés à la recherche de miracles devient trop fort, devant la réalité accablante : une christianisation superficielle basée sur des malentendus, des « pasteurs » africains alcooliques et polygames, un chien qui maigrit car les gardes mangent sa nourriture, un contexte religieux déjà préempté par les catholiques plus permissifs, le désenchantement finit par s'installer dans leur vie. Ils ont l'impression d'être considérés comme de simples Pères Noël blancs à la merci des quémandeurs et des voleurs. La « grâce divine » n'atteint pas facilement l'arrière de Quelimane, même en lançant quelques *Stones from the Riverbed*<sup>40</sup>.

Cette digression dans les chemins épineux de la Providence terminée, revenons à ce qui constitue le cœur dur de la production imprimée concernant actuellement le Mozambique, telle qu'elle est publiée en Afrique du Sud et au Portugal. Nous voulons parler, bien entendu, de la littérature militaire ou assimilée. *Counter-Strike from the Sky*<sup>41</sup> est un livre technique, historique et anecdotique à la fois. Il est rédigé par un historien militaire professionnel, tenu pour être la première autorité à propos des dernières décennies de feu la Rhodésie, tant du point de vue de l'évolution politique que de la guerre contre les nationalistes africains. Ici, il étudie en détail le principal titre de gloire de l'Armée rhodésienne : le concept, la mise en œuvre et les résultats d'une méthode élaborée à Salisbury. Il s'agit de l'enveloppement vertical de l'ennemi, dont on laissera les lecteurs découvrir les raffinements dans le livre, le principal étant le montage d'un canon de 20 mm sur des hélicoptères Alouette III. Selon les spécialistes, c'est ce qui se faisait de mieux comme « machine à tuer ». Et de fait, la plupart des opérations rhodésiennes au Mozambique utilisèrent cette méthode avec des effets dévastateurs contre les guérilleros – et le FRELIMO –, retardant ainsi l'inévitable. Contrairement à la majorité des livres portugais sur la guerre coloniale, ceux rédigés par les anciens Rhodésiens en diaspora sont triomphalistes. Celui-là n'échappe pas à cette règle.

Où est l'utilité de cet ouvrage extrêmement illustré ? Oublions les coups de patte de l'auteur et ne retenons que la description minutieuse du déroulement des attaques contre les concentrations principales de la ZANLA aux Gaza et Manica et dans la province de Tete à partir de 1977. Comme les pertes des guérilleros n'ont pas été comptabilisées de façon fiable (40 000 tués ?), on ne peut avaliser, les yeux fermés, le ratio des pertes qui, selon l'auteur, serait de 23 contre 1 en faveur des Rhodésiens (1375 tués). Toutefois, il est indéniable que les Rhodésiens étaient beaucoup plus efficaces que l'Armée portugaise, bien que moins nombreux. Ils étaient imaginatifs, combattifs, commandés par des officiers compétents (pour la plupart) et avaient le moral ou faisaient semblant de l'avoir

40 Amy Pardue Boone, *Stones from the Riverbed. Experiencing God's Grace in Mozambique*, Victoria (BC, Canada), Trafford Publishing, 2009, 206 p., photographies noir et blanc.

41 J.R.T. Wood, *Counter-Strike from the Sky. The Rhodesian All-Arms Fireforce in the War in the Bush. 1974-1980*, Johannesburg, 30° South Publishers, 2009, sales@gazellebooks.co.uk, 248 p. + 60 p. de photographies noir et blanc et d'illustrations couleur + 1 DVD.

jusqu'au bout. Les uns savaient qu'ils avaient le dos au mur et allaient perdre leurs privilèges, les autres se demandaient ce qu'ils faisaient dans cette guerre (sauf les unités spéciales) qu'ils jugeaient imposée par un régime qui les opprimait.

*Sunday, Bloody Sunday*<sup>42</sup> ne doit pas intriguer le lecteur par son titre. C'est la biographie d'un ex-militaire rhodésien, une tête brûlée, retravaillée par le second auteur. Parachutiste dans l'Armée britannique, puis rhodésienne, puis Selous Scout, puis dans les services secrets rhodésiens et ensuite espion quadruple (Zimbabwe, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Afrique du Sud), c'est un aventurier avant tout, dont le témoignage est précieux et presque unique lorsqu'il loue ses services de guerrier organisé aux milices privées chargées par le magnat Tiny Rowland (associé du gouvernement à Maputo) de défendre ses propriétés contre les attaques de la RENAMO. D'août 1989 à décembre 1992, il est donc l'employé d'une étrange coalition d'intérêts. Les pages 310-353 sont ce qui existe de plus détaillé – à ce jour – pour connaître les activités militaires de la RENAMO vues par leur adversaire dans la région du Bas-Limpopo, à l'ouest de Beira et dans l'Extrême-Nord (région de Montepuez). En spécialiste, froid et même détaché, il détruit une partie de la propagande du FRELIMO et de la RENAMO, allant même jusqu'à donner à comprendre que certains massacres imputés par le premier à la seconde pourraient bien avoir été commandés par les autorités de Maputo (à Chaimite, notamment, dont le nom doit évoquer quelque chose à certains Portugais). L'Armée mozambicaine et celle du Zimbabwe, les mercenaires gurkhas recrutés par ses « patrons », les « *bandidos armados* » et même plusieurs personnalités politiques du FRELIMO n'apparaissent pas à leur avantage dans ce livre. Le bonhomme sait distinguer un vrai soldat d'un fonctionnaire. Enfin, c'est ce qu'on lui fait dire.

Retour à la « case départ » avec *O Meu Avô Africano*<sup>43</sup> qui pourra étonner quelques lecteurs car on ne voit pas fréquemment un historien militaire exposer aussi clairement, en citant in extenso des dizaines de documents apparemment authentiques, la conspiration – dont il est l'un des principaux artisans locaux – qui va renverser un gouvernement qui l'a envoyé, lui, officier de métier, « se battre » en Afrique. A ce titre, ce texte est crucial pour savoir comment, depuis le Mozambique, le MFA du cru s'est organisé de septembre 1973 au 25 avril 1974. Mais le grand-père, cet « *avô africano* », dans tout cela ? C'est là où l'habileté de l'auteur intervient. Son grand-père n'était pas, comme lui, un capitaine cryptologue à Nampula, chargé de déchiffrer les messages du FRELIMO. La guerre moderne dans les services de l'Information ! Il nous dit que l'ancêtre était officier au Mozambique sous la Monarchie. C'est donc l'homme de la tradition impériale, le fantôme d'un vieux Portugal que le petit-fils veut renverser, car il voit qu'il est dans une impasse non seulement militaire, mais éthique. Vrai ou totalement inventé, cet *avô*, c'est aussi la conscience du petit-fils qui, ni plus ni moins, est en train d'organiser (même de loin) un coup d'Etat, avec tous les risques que cela sous-entend quand on est officier encore subalterne. On ne les fusille pas au Portugal, on les déporte, mais quand on n'est pas riche dans un pays pauvre, provincial et chef de famille, c'est des facteurs à prendre en compte. Donc, outre sa valeur documentaire, ce livre est émouvant et symptomatique des hésitations et même desangoisses qu'ont dû connaître bon nombre de jeunes

42 Jake Harper-Ronald & Greg Budd, *Sunday, Bloody Sunday. A Soldier's War in Northern Ireland, Rhodesia, Mozambique and Irak*, Alberton (Afrique du Sud), Galago Publishing, 2009, 376 p, dont 48 p. de photographies noir et blanc et couleur.

43 Aniceto Afonso, *O Meu Avô Africano*, Alfragide, Casa das Letras/Leya, 2009, 224 p.

officiers avant de se lancer dans l'aventure. On est loin du verbalisme et de la pagaille qu'elle allait déclencher ultérieurement.

Plus traditionnel dans le genre « ancien combattant désespéré », *Missão em Moçambique*<sup>44</sup> ne pose pas autant de problèmes au recenseur. Il s'agit de la monographie sombre d'une compagnie du quadrillage où l'auteur était infirmier auxiliaire. La zone était le district de Tete et plus précisément à partir de Fingoé au nord du Zambèze mais jusqu'à la frontière zambienne. Ce n'était pas la pire à l'époque (à compter de mai 1970 et jusqu'en octobre 1971) mais les mines sont présentes et l'infirmier constate que le matériel médical est totalement insuffisant, voire absent, la population dans un état d'abandon et de pauvreté abject, et les colonnes de guérilleros de plus en plus mordantes et bien armées. Le nombre de morts (huit) et de blessés (trente) augmente. Ils n'ont même pas de cercueils pour les enterrer. Un enfer « occidental » qui durera 17 mois ! Il est contre cette guerre dans ce saillant de terres où la présence portugaise est quasi symbolique. C'est l'inverse de la propagande ou même du faux optimisme et du triomphalisme des Rhodésiens. Gagner une guerre dans un tel dénuement, c'est possible, mais uniquement à Lisbonne, à partir du grade de général, et dans la tête.

## Timor

Sait-on que la dernière promotion d'élèves-officiers (1973-1974) de l'Academia Militar sous l'Estado Novo, avait pour « *patrono* » le général José Celestino da Silva ? Par « *patrono* » on entendait le « héros » tutélaire qui donnait son nom à une promotion, comme cela se pratique en de très nombreuses écoles militaires dans le monde. On ajoutera que de 1960-1961 à 1973-1974, il y eut quatorze « *patronos* » dont onze étaient des « héros » des campagnes coloniales sélectionnés selon les critères déterminés par les hautes autorités militaires en poste pendant la guerre coloniale, la plupart de ces protecteurs ayant combattu en Afrique depuis le XVIIIe siècle jusqu'à la Première guerre mondiale. Mais, curieusement, ne figurait pas dans ce Panthéon le général Pereira de Eça qui remporta pourtant l'ultime grande bataille rangée en Afrique sud-saharienne en 1915. Peut-être le réservait-on pour une promotion ultérieure. Ce n'est pas certain. Quoi qu'il en soit, cette prépondérance de l'Ultramar à cette époque nous paraît normale pour une Armée désertée par l'histoire européenne et qui, par la force des choses et de la politique en particulier, s'était réfugiée dans le gardiennage des gloires ultramarines. Mais le choix de la figure ambiguë de Celestino da Silva, « *obreiro da pacificação e do desenvolvimento de Timor* », ne semble pas avoir porté chance à l'avenir de l'Império qui, comme tous les lecteurs le savent, connut une fin tragique en 1974-1975, y compris à Timor.

Cette introduction est offerte pour en arriver à un roman historique et militant dont nous ignorons tout de la carrière commerciale, mais qui doit figurer au-dessus du sommet de la maigre fiction ayant pris pour prétexte l'île dite du santal. Nous ne savons strictement rien des conditions dans lesquelles il a été rédigé, ni de la documentation à la disposition de l'auteur de *A Pedra e a Folha. A Batalha das Lágrimas*<sup>45</sup>. A-t-elle eu accès à des archives particulières, (familiales même) ? S'est-elle appuyée sur des traditions orales plus ou moins fidèles ? Où commencent ses inventions, ses extrapolations ?

44 Manuel Francisco Gomes Pinho, *Missão em Moçambique. 25 de Abril de 1970 a 21 de Maio de 1972. Companhia de Caçadores* "2729", Cortegaça, Crecor-Cortegaça, 2009, 213 p., photographies noir et blanc.

45 Joana Ruas, *A Pedra e a Folha. A Batalha das Lágrimas*, Vila Nova de Gaia, Calendário de Letras, 2008, 751 p.

Nous sommes dans l'obscurité totale et nous le resterons pour ne pas fausser notre jugement : c'est l'avantage de l'éloignement et l'une des façons les plus simples de garder la tête froide. Ce que l'on peut dire en tant qu'historien de la conquête de Timor (Cf. René Pélissier, *Timor en guerre. Le crocodile et les Portugais*, Orgeval, Editions Pélissier, 1996), c'est que si ce roman était paru avant 1973 – c'est évidemment impensable –, les généraux n'auraient pas choisi Celestino da Silva pour baptiser une promotion d'officiers, réputés en principe intègres par vocation. C'est en effet à un total renversement des idoles et des renommées que se livre l'auteure. Le général, « obreiro da pacificação de Timor », devient un monstre calculateur qui a fait massacrer les Timoriens pour leur voler leurs terres caféicoles et en faire ses serfs. Dans la vulgate colonialiste, son bras droit, l'« invincible Francisco Duarte », est un exécuteur héroïque et sans remords. Ici, il devient un homme qui doute sur ce qu'on lui fait faire, et ses ambitions personnelles entrent en opposition avec l'avidité du gouverneur, les plantations de café de l'un et de l'autre étant un enjeu majeur. Pire, peut-être, alors que la quasi-totalité des sources coloniales publiées en portugais font des *régulos* des pantins à éliminer, ici ils sont devenus des résistants dans leur bon droit, encore qu'en conflit, de chefferie à chefferie, mais selon un code de l'honneur respectable.

Mêlant personnages qui ont eu une existence historique reconnue avec d'autres, dont on peut douter de leur présence dans les événements (une ou plusieurs histoires d'amour interracial), le récit parvient à faire s'interroger l'historien sur ce qu'il avait écrit en se fondant sur les sources portugaises et néerlandaises. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce roman anticolonialiste, interminable et déroutant, mais l'un des meilleurs jamais publiés en portugais sur la conquête coloniale. Et si l'auteure s'est appuyée sur des archives ou des textes inconnus (notamment rédigés par Acácio Flores) qu'elle entre en contact avec nous, afin que nous rectifions notre version des faits. Nous le devons à la vérité.

Le livre prend fin avec la mort au combat de Francisco Duarte, le 17 juillet 1899, mais l'auteure lui a donné une sorte de complément chronologique sous forme de quatre contes : *A Pedra e a Folha. Crônicas Timorenses*<sup>46</sup> qui nous conduisent jusqu'à l'occupation indonésienne, mais avec de grandes périodes de silence. Il est visible que ce qui l'intéresse le plus dans ces pages, ce n'est pas la continuité, mais la défense de la résistance des Timoriens face à l'étranger. Le conte sur l'« extermination » du noyau dur (le Manufai) par le gouverneur Filomeno da Câmara aurait mérité de plus amples développements solides et moins de recours aux traditions orales, même transmises avec de bonnes intentions. Clio et Melpomène, nous l'avons dit, ne font pas toujours bon ménage et pour l'historien, une légende ne doit pas en chasser une autre et usurper le trône. Sinon, ce n'est plus bon que pour les ethnologues et les poètes. A noter que l'auteure doit être félicitée de s'être documentée sur les sociétés coloniales néerlandaises en Insulinde, à la charnière des deux derniers siècles, et même d'avoir utilisé des textes qui s'aventurent jusqu'aux Japonais à Timor. C'est totalement inhabituel en littérature lusophone.

En matière de colonisation, rien n'est jamais monochrome, avec les bons toujours du côté des vainqueurs et les vaincus uniformément méchants ou l'inverse. Il semble qu'il faille le rappeler à ceux qui culpabilisent pour se libérer des mensonges qu'ils ont appris dans leur jeunesse. Mais sans vouloir établir ici un palmarès de la violence à l'échelle internationale, il faut bien admettre que si l'on se place du côté des victimes et qu'on essaie de

<sup>46</sup> Joana Ruas, *A Pedra e a Folha. Crônicas Timorenses*, Vila Nova de Gaia, Calendário de Letras, 2009, 287 p.

les dénombrer – tâche quasi impossible – la conquête portugaise examinée sur la longue durée a fait moins de morts « annuels » que l’occupation japonaise et probablement la colonisation javanaise dans ce qui allait devenir Timor-lesle. Cette colonisation de 24 années exécutée par d’anciens colonisés, on en a la vision dans un autre roman, *Braços Quebrados*<sup>47</sup> qui est également aussi original que le précédent, tout en étant plus accessible au lecteur moyen actuel. Il s’agit des expériences dramatiques et des sentiments d’un jeune réfugié timorien au Portugal pendant la période indonésienne : guerre civile, invasion, résistance, massacre du cimetière de Santa Cruz, référendum, déchaînement des milices pro-Djakarta, etc., tout passe par le prisme du journal intime d’un séminariste qui, au fil des années, va devenir prêtre au Portugal avant de rentrer dans son île.

Plus traditionnel – mais pas très courant dans la bibliographie timorienne –, un livre en portugais organisé par des anthropologues brésiliens sur l’océan de problèmes qui se posent à un jeune Etat à la recherche d’une Nation, après une douloureuse période d’exploitation et de tutelle brutales ? *Timor-Leste por Trás do Palco*<sup>48</sup> est l’un de ces nombreux recueils de contributions de gens qui, chacun dans son domaine, ont quelque chose à dire sur Timor. En anglais, on ne les compte même plus, mais en portugais du Brésil ils ne foisonnent pas. Que dire de celui-ci ? Qu’il possède 19 chapitres (dont un sur la coopération internationale en Guinée-Bissau et un autre sur celle de la RDA au Mozambique), que l’essentiel porte sur la coopération de diverses instances en matière d’économie, de politique, d’administration, de justice, d’éducation, de finances, etc. Ce que l’on retient le plus aisément, c’est que dans cette Tour de Babel de la bienfaisance la coordination et les résultats concrets ne sont pas à la hauteur des espérances.

Bien qu’en dehors du thème traité dans le titre, nous noterons l’article sur le « socialisme scientifique » appliqué aux camps de concentration du Niassa et aux activités de la police politique mozambicaine mettant en œuvre les « précieux » enseignements de la Stasi, dispensés en Afrique et en République démocratique allemande. Sommes-nous trop loin de Timor ? Peut-être pas si l’on se rappelle qu’une partie des éléments les plus rigides du FRETILIN vécurent en exil à Maputo pendant et après la période la plus dure du FRELIMO au pouvoir. Et que cette « Garde de fer » de l’idéologie la plus orthodoxe, une fois rentrée à Dili, se retrouvera même un temps à diriger Timor dans la « pureté » doctrinale et aussi dans l’incapacité à sortir son pays de la confusion et de l’extrême fragilité d’une société déboussolée par tant de défis et de conseillers plus ou moins compétents et désintéressés. Si près de l’Australie et si loin du Ciel !

## Guinée Équatoriale

Par un saut périlleux dont quelques lecteurs, sans aucun doute, admireront la hardiesse acrobatique, on passera des Chinois diasporiques et capitalistes qui tiennent le haut du pavé économique à Timor, aux Chinois venus de Pékin qui, par leur politique d’acceptation sans états d’âme de tous les régimes leur offrant des matières premières, se retrouvent à soutenir petits ou grands tyrans en Afrique (et ailleurs). *China and Africa*<sup>49</sup> appartient à une série déjà longue d’écrits sur cette relation ambiguë, mais c’est le seul à

47 José Leon Machado, *Braços Quebrados*, Chaves, Edições Vercial, 2003, 269 p.

48 Kelly Cristiane da Silva & Daniel Schroeter Simeão (coord.) *Timor-Leste por Trás do Palco. Cooperação Internacional e a Dialética da Formação do Estado*, Belo Horizonte (MG, Brésil), Editora UFMG, 2007, 431 p. + XXIV p. de photographies et cartes couleur.

49 Julia C. Strauss & Martha Saavedra (coord.) : *China and Africa : Emerging Patterns in Globalization and Development. The China Quarterly Special Issue*, N°9, Cambridge University Press, 2009, XII-251 p.

consacrer un article entier à la Guinée équatoriale et son « Chinese Amigo » (*dixit*), lequel ferme les yeux sur certaines petites « peccadilles » bien connues des défenseurs de la moralité en politique et dans les affaires. Qu'est-ce qui intéresse la Chine dans l'ancienne colonie espagnole ? Le pétrole et le bois. Pour le moment, sa part dans l'extraction de l'un et de l'autre est modeste par rapport aux Américains et aux Malaisiens. Mais dans la construction civile, elle est imbattable et, comme ses prêts sont remboursables en matières premières, apparemment tout le monde est content. Tout le monde, sauf l'écrasante majorité de la population qui n'est ni embauchée ni bénéficiaire de la corruption, ni des services « publics » (eau, électricité, santé, éducation, logements, etc.). Mais c'est dans l'appui interne et externe au régime que cette coopération est la plus utile à Malabo. Dès lors, qu'il y ait déjà probablement plus de 5000 Chinois sur place (y compris ceux travaillant comme ouvriers agricoles dans les plantations) n'est pas encore très significatif. Au crédit des Chinois chez ces hispanophones, l'auteur de l'étude ajoute qu'ils sont mieux tolérés qu'ailleurs en Afrique, en Angola notamment. Pas par les pauvres ni les opposants au régime, cependant.

A signaler qu'un autre article de l'ouvrage se focalise sur les cent boutiques chinoises à la frontière namibienne d'Oshikango, à la lisière de l'Angola d'où proviennent l'écrasante majorité de leurs clients qui achètent en gros et revendent tout en Angola.

Ces nouveaux « colons jaunes » commencent à susciter bien des jalousies et ils devraient se méfier : 400-500 Chinois dans une localité namibienne de 10 000 habitants ne vendant qu'à des Angolais, ce n'est pas une situation exempte de dangers. Mais revenons à la Guinée équatoriale en regardant du côté des Etats-Unis où les professeurs de littérature hispanique viennent de découvrir cette anomalie linguistique en Afrique. Il était temps que les membres de l'establishment universitaire – toujours à la recherche d'une nouvelle niche utile à leur spécialisation et donc à leur carrière –, s'intéressent un peu aux marges d'une grande colonisation.

*Africans in Europe*<sup>50</sup> a pour auteur un professeur fils d'émigrés espagnols aux Etats-Unis qui essaie de marier l'étude psychologique de l'exil avec une dissertation sur la littérature négro-africaine d'expression espagnole. Un peu d'histoire et beaucoup d'analyses purement ou secondairement stylistiques et sociologiques donnent un livre curieux qui révélera quelques fortes personnalités équato-guinéennes aux amateurs d'exotisme. Quand nous avons vingt-trente ans, nous aussi nous étions fasciné par cette étrange colonie gardée par les dragons militaires de la Dirección de Plazas y Provincias africanas à Madrid, tous phalangistes bon teint. Et puis, sur place en 1967 (cf. René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'Empire espagnol*, Orgeval, Editions Pélissier, 1992 et *Spanish Africa – Afrique espagnole. Etudes sur la fin d'un Empire, 1957-1976*, Orgeval, même éditeur, 2005), les désillusions sont vite arrivées. A l'époque il n'y avait pas d'Africains noirs de langue espagnole en Espagne sauf une demi-centaine d'étudiants boursiers, un toréador, des élèves-officiers, des séminaristes, plus un capitaine de la Cruzada et un footballeur. Maintenant que la dictature de l'oncle et du neveu les a obligés à fuir, c'est par dizaines de milliers qu'on les compte et ce serait bien le diable si parmi eux on ne trouvera pas deux ou trois littérateurs propres à devenir des sujets de thèses de Ph.D. américaines. Il faut que tout le monde vive.

50 Michael Ugarte, *Africans in Europe. The Culture of Exile and Emigration from Equatorial Guinea to Spain*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 2010, XIV-201 p.



Mais le livre qui est susceptible de toucher un plus large public espagnol, c'est *La Aventura del Muni*<sup>51</sup>, rédigé par un journaliste basque qui est à la fois un fêtard bagarreur et un rêveur hanté par la légende d'Iradier. Qui était Iradier ? Un Don Quichotte basque qui voulut explorer l'intérieur du Rio Muni pour donner une colonie à l'Espagne. Sur le terrain, avec femme et famille, dès 1875, sa pénétration fut très modeste, mais comme il réussit à publier le premier livre en espagnol sur une région de l'Afrique centrale continentale (avant étaient parus des récits sur Fernando Poo et Annobón), il a pris les dimensions d'un petit Stanley, précurseur et martyr, aux yeux de ses compatriotes. Mais pas pour les historiens étrangers de l'exploration africaine qui généralement l'ignorent. Peu importe !

Le livre est une sorte de voyage (2005) encyclopédique d'un pèlerin cherchant à mettre ses pas dans ceux d'Iradier. Mais il y a plus, car il analyse plutôt finement et impitoyablement la société actuelle, mélange de racisme anti-blanc chez les Fang, de soumission à la sorcellerie, d'irresponsabilité généralisée, d'incompétence et de corruption endémiques, de déliquescence et de retour impossible aux temps des ancêtres. En plus, il visite des hauts lieux de la présence espagnole dans l'ancienne colonie : Cabo San Juan, « ville » fantôme désertée par ses habitants et même attaquée récemment par des pirates nigériens qui font la traite négrière de leurs concitoyens vers le Gabon; les deux îlots d'Elobeys ; Cogo ; et naturellement Malabo et Bata (l'accablement majeur pour le romantique qu'il est). Ce n'est pas tout. Comme il a des intérêts philanthropiques et écologiques, il fait l'ascension laborieuse du Monte del Mitra dans la jungle et se préoccupe de la survie des gorilles (tombés de 5000 avant l'indépendance à 900 environ de nos jours).

Poussant l'enquête jusqu'à ses limites, il se fait initié au culte dangereux du Bwiti, prend des drogues hallucinogènes et n'hésite pas à faire l'histoire de l'exploration du Rio Muni et du Gabon (avec des lacunes énormes), offrant même des détails inconnus de nous sur les Français dans l'enclave et sur quelques administrateurs ou chasseurs ayant laissé un nom dans l'histoire locale. Ce qu'il rapporte élogieusement sur le capitaine de la Guardia Civil Olaechea à Ebebiyín (mort en 1966) est en contradiction avec l'image désastreuse (cf. René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique, op. cit.*, p. 34, p. 171) laissée par le personnage chez les Africains et les Blancs qui eurent affaire à lui.

Bref, ce gros livre touffu mais enthousiaste, tient à la fois du reportage de grande classe, du récit de voyage hors des sentiers battus, de l'analyse politique, de l'hommage aux savants espagnols ayant travaillé en Guinée et du traité historique sur l'exploration du pays. Il se lit avec beaucoup d'intérêt, mais il n'est pas prêt à être vendu dans les boutiques des Chinois locaux. Quant à le voir dans les vitrines des bibliothèques locales – il n'y a pas de librairies dans le pays – ouvertes aux lecteurs...

Quelle importance ? Les milliers de pétroliers américains et canadiens, les bataillons de coopérants internationaux, les vagues d'immigrés africains qui pullulent partout, les soldats fang qui humilient et rançonnent qui ils peuvent attraper, les aventuriers de divers acabits qui grouillent dans les décombres de l'Empire à Franco ne sont pas là pour lire le *Quijote* ni même Iradier. Et c'est bien dommage pour eux et les professeurs de littérature.

<sup>51</sup> Miguel Gutiérrez Garitano, *La Aventura del Muni (Tras las Huellas de Iradier. La Historia Blanca de Guinea Ecuatorial)*, Vitoria-Gasteiz, Ikusager Ediciones, 2010, 505 p., photos noir et blanc et couleur.

